



Aux portes du Mustang

L'ANCIEN ROYAUME INTERDIT

Longtemps fermée aux étrangers, cette région sauvage du Népal s'ouvre tout doucement au tourisme mais conserve ses mystères. À se demander si l'on effectue un voyage dans le temps ou sur une autre planète.

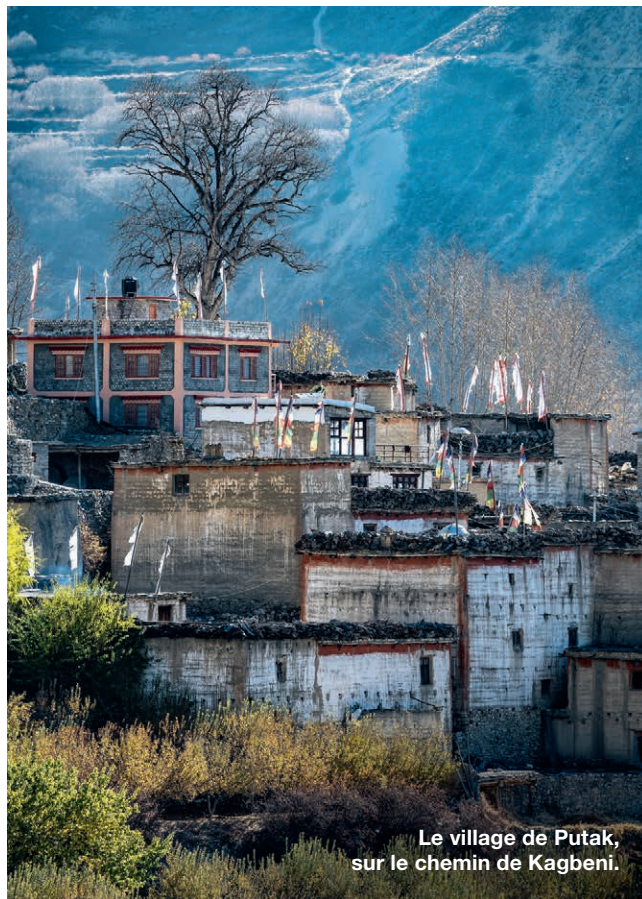
Par Jean Talabot (texte) et Stanislas Fautré pour Le Figaro Magazine (photos)



Ouverte en août 2023,
la nouvelle adresse du très
confidentiel groupe Shinta Mani
offre au Mustang
un refuge digne de son aura.



Initiation à la médecine traditionnelle avec l'amchi Tsewang Gyurme Gurung à l'hôtel Shinta Mani de Mustang.



Le village de Putak, sur le chemin de Kagbeni.



Un cadre majestueux et une vie d'ascète pour les 50 âmes du village de Lubra.



Rinzen Lhamo, gardienne du monastère de Lubra.

Sur les toits plats des maisons traditionnelles, les habitants font sécher fruits, bois et peaux de bêtes pour l'hiver



travers la brume, la lune peine à éclairer les grosses lettres rouges peintes à la main : Pokhara Airport. Le petit zinc doit partir chaque jour aux aurores pour éviter le brouillard. L'appareil sent fort l'essence. L'unique hôtesse de l'air distribue des bonbons à la menthe et des boules en coton. « *Pour les oreilles* », signifie-t-elle à un groupe d'Indiennes qui, pas rassuré, chante en chœur une prière hindoue. Pour détendre l'atmosphère, l'hôtesse entreprend un selfie avec tout l'équipage, qui n'a pas trop besoin de se serrer pour tenir dans le cadre. La vingtaine de passagers se colle ensuite au hublot, happée par les cols bruns de l'Himalaya. L'avion, bloqué par le massif de l'Annapurna, doit contourner la montagne. Dans son giron, la deuxième ville du Népal a tout à fait disparu. La végétation aussi. Jusqu'à ce qu'une vallée grise se dévoile. Là, dans le sillon de la « noirâtre » Kali Gandaki, rivière qui mène jusqu'au haut plateau tibétain, se niche Jomsom. Nous venons de pénétrer dans le Bas-Mustang, partie inférieure d'un royaume haut perché longtemps interdit, mais toujours aussi difficile à joindre. Il aura fallu, depuis Paris, quatre avions avant d'y poser le pied.

L'Occident découvre le Mustang en même temps qu'il commence à s'intéresser à l'exploration spatiale. Entre la lune et ce district perdu, qui s'enfonce comme un pouce dans le Tibet, la comparaison n'est pas exagérée. Deux terres inhospitalières, aux paysages parfois cousins, faites du terreau des légendes propre aux enclaves réfractaires. L'ethnologue Michel Peissel, premier Français à s'y rendre en 1964, rêve d'un « horizon perdu », d'un « pays encore vierge », d'un « monde inexploré » qui aurait résisté à la modernité galopante. La région est alors quasi autonome, et bien plus proche culturellement du Tibet (dont elle parle la langue) que du Népal. Lorsque Peissel demande au roi du Mustang s'il connaît la France, ce dernier réplique : « *Est-elle près de Lhassa ou de l'île d'Amérique ?* », ignorant même que la Terre est ronde. Depuis, le progrès a soufflé un vent irrésistible sur la planète, l'antique royaume de Lo s'est ouvert aux étrangers au compte-gouttes (dès 1992), la monarchie népalaise est tombée (en 2008), abolissant d'un même coup son vassal, le Mustang, dont le dernier roi est mort il y a peu (en 2016). Aujourd'hui, la région s'initie au tourisme. Tout en conservant – davantage par son isolement géographique que par une volonté autarcique –

une forme de résistance pugnace au monde qui l'entoure. Le géologue Toni Hagen ne disait-il pas, dès 1952 : « *[Le Mustang] est si loin de tout qu'il est virtuellement indépendant* » ?

LA VALLÉE DES VENTS

Portes de ce bout du monde, Jomsom a des allures de halte de western. Pour la plus grande ville de la région, elle est aussi longue que sa piste d'atterrissage. Une rue unique la sépare en deux, que les motos et les jeeps traversent dans un tourbillon de poussière. En plein milieu, un jeune garçon à la peau hâlée mène trois yaks à la baguette. Il marche depuis une semaine pour trouver un acheteur. « *1 000 dollars pièce* », propose-t-il avec un sourire bravache. Le contraste avec la capitale népalaise, à seulement 200 kilomètres à vol d'oiseau, est saisissant. Katmandou semble être trop encombrée d'êtres vivants, de bruits, de parfums et de couleurs pour ne pas sombrer tout à fait dans le chaos total. À l'inverse, le Mustang s'équilibre par une économie d'hommes, de bêtes et d'infrastructures. Les vives couleurs indiennes se sont effacées, comme ripolinées par les vents violents qui s'engouffrent dans l'entonnoir, formé par les massifs voisins. Vivre ici, décrit Peissel, « *c'est être assis sur un tabouret devant la porte grande ouverte qu'est la faille de l'Himalaya* ».

Dans cette bourrasque continuelle, seul l'horizon, déchiré par les hautes montagnes, confère un sentiment de liberté absolue. Mais l'idée de no man's land prévaut. Au pied du toit du monde, la vallée pelée ne flatte pas immédiatement les sens. Sa beauté s'apprivoise. Et, aussi vite que le corps s'habitue à l'altitude, l'âme apprend à goûter aux charmes arides des lieux. De la terrasse du Shinta Mani, le panorama a déjà retrouvé son éclat, sa vertigineuse profondeur. Le splendide hôtel domine la ville depuis près de deux ans sans jurer dans le décor. Ici, pas de bitume, de piscine ni de télévision. Il faut emprunter, solidement cramponné aux poignées d'un 4 x 4 vélocé, un chemin accidenté pour y parvenir. Pradyot Rana, le maître des lieux, s'en félicite : « *Si l'hôtel était plus accessible, l'environnement ne serait pas aussi exceptionnel.* »

SCÈNES PAYSANNES

À moins d'être équipé sur le bout des ongles, le Shinta Mani s'impose comme l'unique camp de base permettant d'arpenter le Bas-Mustang dans ses grandes larges. Peu des excursions décrites ci-dessous auraient été imaginables sans la polyvalence de ses équipes. « *Nous voulions faire découvrir cette région inconnue du*

Au pied du toit du monde,
la vallée pelée
ne flatte pas immédiatement
les sens.
Sa beauté s'apprivoise

monde, poursuit Pradyot Rana depuis l'envoûtant bar de l'hôtel, qui reprend à son compte les marqueurs des temples tibétains. *Plus qu'un hôtel, c'est une luxueuse maison d'aventures.* » Et c'est peu dire que ce monstre de confort et de raffinement tranche avec les villages alentour, qui offrent d'incomparables scènes de la vie paysanne. À Thinigaun, bourgade de 300 âmes que l'on joint par un pont de singe, des paysans labourent un champ à l'aide d'une charrue en bois tractée par deux bœufs musculeux. Un vent qui pourrait les décorner ne fait même pas ciller un sexagénaire, qui porte un doko (panier en bambou) rempli de pommes. Sur les toits plats des maisons traditionnelles, les habitants font sécher fruits, bois et peaux de bêtes pour l'hiver. Une grand-mère surveille ses petits-enfants en égrenant un mala, le chapelet tibétain. La visite de ces villages redonne un sens au terme « authenticité », sacro-sainte valeur du tourisme moderne. À Syang, d'autres vieux murs de pierre blanchis à la chaux et pas âme qui vive. Il faut s'engouffrer dans les ruelles pour saluer un vieux couple d'amoureux, qui observe le temps passer assis sur une peau de yak. On les interroge sur leur retraite paisible : « *Les gens ne sont pas malades ici, mais la vie est dure. Parfois, ils tombent de la montagne parce qu'ils sont exténués. C'est comme mourir de vieillesse.* » Plus loin, des enfants lavent le linge de maison au lavoir public. Dans une petite basse-cour, des poules piaillent aux fers d'un âne indolent. Celui-ci porte une vilaine blessure au dos. « *Il a été mordu par un tigre dans les bois, explique son propriétaire. Mais il guérira. S'il veut bien m'écouter.* »

La route caillouteuse mène ensuite à Marpha, « capitale de la pomme », cultivée ici en abondance. Le restaurant de Kamala propose d'excellents apéritifs qui en sont tirés. « *Prenez un deuxième verre, Messieurs, cela va ouvrir votre troisième œil !* » La tenancière, l'œil espiègle, cultive un charme commerçant. Elle est née, a étudié à l'école ici, avant d'y devenir enseignante. Quand la route a été refaite il y a deux ans, Kamala a ouvert son restaurant, sentant le vent tourner. « *Le tourisme n'est pas complètement nouveau. J'ai connu les premiers étrangers dans les années 1980. Ils venaient m'offrir du chocolat et des crayons de couleur avant de grimper la montagne. Mais les routes poussiéreuses continuent de dissuader les Européens.* » La joviale septuagénaire prépare devant nous un plat copieux à base de riz et de soupe de lentilles. « *La nourriture du Mustang* —>





A la frontière du Haut-Mustang, le village de Jhong est le plus ancien de la vallée.



Le monastère de Kagbeni.



Sentier des drapeaux à prières à Jhong.



Moment précieux que cette rencontre avec une ancienne kumari à Katmandou.



Suite avec vue au Shinta Mani de Mustang.



Au lac de Chhyama (3 690 m) avec les guides du Shinta Mani.



Dans l'intimité des moines à Jharkot.

À chaque nouveau point de vue, le randonneur se dit : “Voici l’acmé de mon voyage !” Et finit par se dédire dix kilomètres plus loin...

réside dans le dal bhat thakali thali (du nom du groupe ethnique d’origine tibétaine qui vit au Mustang, NDLR), dit-elle en faisant frire de l’ail et des épinards. Avant, nous n’avions rien. Pas de pomme, pas de légumes, même pas de riz. Juste un peu de viande, car rien ne pousse ici. Mais ça a changé depuis. Tant mieux pour vous ! »

BOUDDHISME TIBÉTAIN

Depuis le restaurant, on perçoit l’écho des psalmodies des lamas qui, relayées par des enceintes, se répercutent dans toute la ville. C’est le Jour de la pleine lune, qui rend hommage à Bouddha. Contrairement au reste du pays, majoritairement hindouiste, les habitants du Mustang appliquent le bouddhisme tibétain. Comme dans la France des années 1950, chaque village compte son propre monastère. Ce sont les seules infrastructures humaines à rythmer le paysage, reconnaissables à leurs milliers de fanions multicolores élimés par les vents, propulsant les prières de chacun aux quatre coins de la montagne. On est subjugué par les peintures polychromes du XV^e siècle du monastère de Kutsab Ternga. Les moines étant descendus à Pokhara pour fuir le froid, un homme seul garde l’édifice pendant l’hiver. Plus difficile d’accès est le monastère de Lubra, petite bourgade médiévale construite en escalier à flanc de montagne, dans laquelle cinquante habitants vivent péniblement, approvisionnés une fois par mois par camion. Ici, les familles tournent pour assurer la garde du monastère et de ses livres sacrés. Rinzen Lhamo, éphémère gardienne du temple de 82 ans, nous explique que Lubra est l’un des deux derniers endroits sur Terre à pratiquer la religion bön, ancêtre du bouddhisme tibétain.

La ferveur religieuse, au Mustang, se retrouve aussi dans sa médecine. Alors que le petit hôpital de Jomsom semble vide, l’amchi Tsewang Gyurme Gurung multiplie les consultations. « *Je dispense la médecine tibétaine, qui nous vient directement de Bouddha* », explique ce jeune adulte à l’air farceur. Bien loin de l’image du chaman de haute altitude que l’on aurait pu imaginer. Gurung a commencé à apprendre de son père dès ses 5 ans. Avec ses doigts comme seuls outils, il répare les muscles des travailleurs et en apprend beaucoup sur les organes internes. « *Je regarde la couleur de la langue, la transparence des oreilles et mesure les pulsations du cœur à différents endroits du corps. Sauf à la gorge, où le pouls est trop fort. Ce serait comme parler à quelqu’un derrière une cascade.* »

Remonter la vallée, quel que soit le type de transport, est une expérience vertigineuse. La route zèbre la montagne au mépris de toute logique géométrique, se perd en innombrables lacets, et l’on se croit projeté en plein désert

afghan. Les paysages se répètent, mais d’une façon toujours plus épique, plus démesurée. À chaque nouveau point de vue, le randonneur se dit : « *Voici l’acmé de mon voyage !* » Et finit par se dédire 10 kilomètres plus loin... Jusqu’au petit village de Jhong, le plus vieux de la vallée, qui, à n’en pas douter, se retrouvera sur des cartes postales quand la région commencera à en imprimer. Nous sommes déjà à la frontière du Haut-Mustang ; le mode de vie est plus rural encore, et la religion, teintée d’anémisme. L’entrée dans Jarkhot, à 3 500 mètres d’altitude, se fait par un portail dédié à Ebi et à Mhemey, les grands-parents aux sexes protubérants, symboles de la fertilité et protecteurs de la cité. Sur les portes, il n’est pas rare de voir une tête de bélier protéger la maison. Au détour d’une ruelle, une petite fille avec un cartable étreint une biquette. Il est l’heure de l’école. La scène n’est pas si incongrue. Ici, le rez-de-chaussée des maisons est réservé à la basse-cour et les enfants grandissent au milieu des poules. Dans une cour adjacente, quatre hommes sont en train de démembrer un yack. Ils commencent par retirer sa peau touffue, qui servira de tapis ou de revêtement de siège. La plus grande partie de la viande sera ensuite mise à sécher. « *C’est une bête d’au moins 350 kilos*, dit un homme en train d’aiguiser sa lame contre une pierre. *Nous en avons jusqu’au milieu de l’après-midi.* »

LES CHEMINS DE LA MODERNITÉ

L’arrivée au vieux temple de Muktinath, lieu de pèlerinage crucial pour les hindouistes, étonne pour d’autres raisons : des milliers de personnes s’y dévêtissent. Ils font la queue pour entrer dans le temple de Vishnu. Mais aussi pour se laver spirituellement. Deux piscines remplies d’une eau purificatrice – quoique sacrément trouble – les débarrassent de leurs péchés. Les Indiennes croisées dans l’avion à Pokhara venaient s’y rendre. Des milliers d’autres leur ont déjà succédé. Ici cohabitent pèlerins et randonneurs, car la ville est également un point de départ du fameux « tour des Annapurnas », trek le plus couru du Népal. Dans cette Mecque des hauteurs, les traditions de l’Ancien et du Nouveau Monde se côtoient joyeusement. Symbole du développement économique du Mustang, nous voyons, sur la route du retour, un groupe de travailleurs goudronner un chemin de terre. « *Voilà ce qui va nous apporter la modernité* », commente notre guide du Shinta Mani. Quoiqu’il en dise, six décennies après la voie ouverte par Peissel, cette région du Népal ne semble pas avoir beaucoup bougé. Si les hippies devaient revenir en ce bas monde, ce n’est pas à Katmandou mais à Muktinath, qu’ils se réfugieraient pour fuir l’Occident. ■

Jean Talabot

UTILE

Visa obligatoire : 30 €. À retirer à l'ambassade (Paris 17^e) ou à l'aéroport de Katmandou.

Y ALLER

Vols aller-retour Paris-Katmandou via Delhi (Air India), Istanbul (Turkish Airlines), Doha (Qatar Airways) ou Dubaï (Emirates), pour une bonne douzaine d'heures de trajet au total. Compter entre 900 et 1 300 € en classe Économique. Possibilité de faire une halte à Pokhara, à 50 minutes par les airs et 6 h par la route, puis de rejoindre Jomsom, en 20 minutes d'avion ou 6 h de route ; ou de rejoindre directement Jomsom en hélicoptère ou par la route. Compter 12 h sur une route difficile.

ORGANISER SON VOYAGE

Club Faune Voyages (01.42.88.31.32 ; Club-faune.com), spécialiste des voyages de luxe sur mesure depuis 40 ans, propose un séjour « Spécial Mustang » de 13 jours qui inclut les vols internationaux en classe Économique, tous les vols intérieurs, 4 nuits à Katmandou au Dwarika's Hotel avec visite de la ville en compagnie d'un guide francophone. Mais également des rencontres uniques, avec un sherpa spécialiste de l'Everest ou une ancienne « Kumari ». Le séjour se poursuit par 2 nuits au Dorje's Resort & Spa à Pokhara, puis au Shinta Mani Mustang pour 5 nuits en pension complète (*lire plus bas*). À partir de 13 000 € par personne en chambre double.

NOTRE SÉLECTION D'HÉBERGEMENTS

À Katmandou

Dwarika's Hotel ① (Dwarikas.com). Un havre de sérénité au cœur de la tumultueuse Katmandou. Construit dans le plus pur style newari, avec ses murs de brique cuite et ses façades en bois ouvragé, le Dwarika's s'est imposé au fil des décennies comme le plus bel hôtel de la capitale, sans jouer le jeu de la mode occidentale. Ici, encens, fleurs fraîches et chants des oiseaux offrent une retraite enchantée. « C'est un musée vivant qui préserve la culture népalaise », résume la directrice, petite-fille du fondateur des lieux. Sont discrètement agencés 80 chambres, 4 boutiques, 3 restaurants, 2 temples, une piscine, un spa et une salle de sport... À partir de 427 € la nuit. Petit déjeuner, 36 €.



DES SUITES AVEC VUE SUR LES RELIEFS DE L'ANNAPURNA



À Pokhara

Dorje's Resort & Spa (Dorjes.com).

Construit en terrasses, sur plusieurs niveaux, à partir de la pierre locale taillée dans la falaise, ce resort moderne et épuré semble plonger dans le lac Phewa. Idéal pour se remettre en douceur des différents treks et activités sportives proposés à Pokhara. Prix variant selon la taille des lodges. À partir de 187 € la nuit. À Jomsom

Shinta Mani Mustang

(Shintamanimustang.com).

Inauguré en août 2023, il est le dernier-né de la luxueuse gamme de lodges imaginée par Bill Bensley. Les immenses baies vitrées des 29 suites décorées de pièces d'artisanat, textiles et œuvres d'artistes locaux, vous plongent au cœur des reliefs de l'Annapurna. Son restaurant accomplit la prouesse de servir des plats gastronomiques inspirés de la cuisine thakali. Chambre double avec petit déjeuner : 1 722 €. À partir de 5 nuits, l'hôtel propose un package comprenant pension complète, butler personnel, guide privé, soins au spa, ainsi que des excursions et pique-niques extraordinaires : au bord d'un lac de montagne à 4 000 m, sur le toit d'un monastère offrant une vue étourdissante sur la vallée... À partir de 8 333 €.

NOS BONNES TABLES

Apple Paradise Tea & Coffee Shop ②

à Marpha. Le restaurant de Kamala, construit en bois autour d'une cour où l'on déjeune au milieu des moineaux, a des faux airs de monastère tibétain. Depuis sa cuisine ouverte, entourée de bocaux d'herbes médicinales, elle prépare un dal bhat qui tient au corps. Excellentes pâtisseries et boissons à base de pomme. Compter 10 €.

Yac Donalds (Yacdonalds.com), à

Kagbeni. Ici, pas de clown en guise d'enseigne, mais un yack empaillé. Cette maison colorée et lumineuse offre un cadre confortable (rare dans la vallée) et une cuisine réconfortante. Au menu, burger à la viande de yack entre deux buns à la farine d'un moulin à eau voisin datant du XV^e siècle. En prime, un délicieux apple crumble. Compter 8 €.

À LIRE

Mustang, royaume tibétain interdit de Michel Peissel (Famot, 1977).

J. T.